

Bibliographie

LE P. H. LAMMENS, S. J., *La Syrie, précis historique*, t. II. — Beyrouth, Imprimerie catholique, 1921, 277 p. in-8°.

En rendant compte, dans le premier numéro de la *Revue Africaine* de 1922, du premier volume du précis historique de la Syrie du P. Lammens, j'exprimais en première ligne le désir que le second volume ne se fit pas attendre. Ce vœu a été promptement réalisé et la seconde partie de l'ouvrage a paru. Elle nous offre un tableau exact et précis de l'histoire de la Syrie depuis la période des Mamlouks (1291) jusqu'à ces derniers jours. Nous ne possédions pas jusqu'ici d'œuvre de ce genre : celle-ci est donc la bienvenue. Cette histoire n'est qu'un long calvaire. A l'anarchie du gouvernement égyptien, victorieux des Moghols, succéda la tyrannie des Ottomans qui, là comme ailleurs, pendant quatre siècles, n'apportèrent que la dévastation et semblèrent n'avoir d'autre but que l'anéantissement de la population chrétienne, jusque dans la guerre mondiale, au XIX^e siècle, avec la complicité de l'Angleterre, au XX^e avec celle de l'Allemagne. Il faut lire dans tous ses détails, le récit du rôle joué par le Liban et la Syrie dans les opérations de guerre en Asie, les manœuvres du prétendu chérif et de ses fils, Faisal et Abdallah, pour bien connaître la situation actuelle de ce pays et les événements qui ont amené cette situation d'où l'on peut espérer que, grâce à la France et en dépit des intrigues de toute sorte, la Syrie sortira indemne et prospère.

Un chapitre (p. 25-28) est consacré à l'activité littéraire : on ne sait trop à quel titre y figure Ibn Khaldoun, mais l'auteur n'a pas été juste à son égard, et l'on peut dire qu'il fut le seul historien arabe digne de ce nom.

Je n'ai plus qu'à souhaiter la réalisation du second vœu que je formulais à la fin de mon premier article : que le P. Lammens nous donne une histoire détaillée de la Syrie. Nul, mieux que lui n'est préparé à cette tâche.

René BASSET.

O. RESCHER, *Die Kharidschiten Kapitel aus dem Kâmil*. — Stuttgart, 1922, 243 p. in-8°.

Le *Kâmil* du grammairien arabe Abou'l'Abbâs Moḥammed ben Yaḏid, plus connu sous son surnom d'El Mobarrad, né à Basrah en 210 hég. et mort à Baghdâd en 285, chef de l'école des gram-

mairiens de Basrah, contient d'importants renseignements historiques et philologiques. Le chapitre consacré à l'histoire des Kharidjites d'Orient nous présente un tableau animé des luttes qui ensanglantèrent le premier siècle de l'islâm. Déjà, il y a près de quarante ans, M. Brünnow avait traduit en les annotant soigneusement les parties du *Kâmil* d'Ibn el Athir qui traitent de cette histoire (1) et il en avait examiné les sources. Il s'agit bien entendu des sources orientales, car un récit complet de ces luttes devra reposer aussi sur les documents fournis par l'Occident et qui sont, sauf un, de provenance kharidjite : le *Kitâb el Djaouâhir* d'Ibrahim el Barrâdi (2), le *Kitâb es Siar* d'Ech Chemâkhi (3), la *Chronique* d'Abou Zakaryâ traduite par Masque-ray (4), le *Kitâb el Azhâr er Riâdhyañ* (5) de Solâiman el Bârouni.

La traduction de M. Rescher est exacte et correcte : les notes historiques auraient pu être plus développées ; du reste, il a utilisé les principaux historiens orientaux.

Mais El Mobarrad est surtout un grammairien ; il cite un grand nombre de poètes, généralement du premier siècle de l'hégire, et commente leurs vers. M. Rescher a identifié avec soin les passages où se trouvent ces vers, mais il ne l'a pas fait d'une façon absolument complète. En voici la preuve tirée des 20 premières pages de sa traduction.

P. 5 les vers de 'Imrân ben Hittân sont cités dans El Baghdâdi, *Khizânat el Adab*, t. II, p. 439-440. Le vers 3 de la seconde pièce du même poète est aussi dans Ibn Qotaibah, *Kitâb el Ma'ârif* (éd. Wüstenfeld), p. 209 ; El Ouahîdi, *Commentaire de Motanabbi*, p. 806 ; El 'Okbari, *id.*, t. II, p. 16. — P. 6, les vers d'Imrân b. Hittân, errant parmi les tribus arabes sont cités dans le *Kitâb el*

(1) Pour les travaux d'ensemble sur les Kharidjites d'Orient, on peut consulter, en dehors de l'ouvrage vieilli de Weil, *Geschichte der Chalifen* (Mannheim, 3 vol. in-8°, 1846-1851), t. I ; Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne* (Leiden, 1821, 4 vol. in-8°), t. I ; Welhausen, *Das arabische Reich und sein Sturz* (Berlin, 1901, in-8°). La précieuse compilation du prince Caétani s'arrête malheureusement (t. VIII, Milan, 1918, in-4°) à l'an 35 de l'hégire, au moment où les Kharidjites vont entrer en scène.

(2) Constantine, 1302, in-8°.

(3) Constantine, s. d., in-8°.

(4) Alger, 1878, in-8°.

(5) Le Qaire, s. d., in-8°. Je ne parle pas de la *Chronique* du musulman sunnite Ibn Saghîr publiée et traduite par A. de Motylinski (Paris, 1907, in-8°). Elle n'a trait qu'aux imâms rostémides de Tahert. Sur d'autres chroniques Kharidjites inédites, cf. A. de Motylinski, *Les livres sacrés de la secte abadhite*, Alger, 1885, in-8°.

Aghâni, XVI, 152 et dans la *Khizânat el Adab* d'El Baghdâdi, t. II, p. 438. — P. 6-7, les vers du même 'Imrân, consacrés à l'éloge d'Ibn Moldjem, le meurtrier de 'Ali, se trouvent dans le *Kitâb el Aghâni*, t. XVI, p. 153 ; El Moṭahhar, *Le livre de la création*, t. V, p. 234 ; Mas'oudi, *Prairies d'or* (éd. Barbier de Meynard), t. IV, p. 435 ; Ibn Tagriberdi, *En Nodjoum ez Zâhirah*, t. I, p. 341 (3 vers) ; Ed Damiri, *Ḥaïat el ḥaïaouân*, t. I, p. 39 (3 vers) ; Ech Chemâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 78 ; El Berrâdi, *Kitâb el Djaouâhir*, p. 146 (4 vers) ; en outre, le premier vers fait partie d'une assez longue pièce attribuée à Bakr b. Ḥassân el Bâhiri par Ibn al Athir, *Kâmil* (éd. du Qaire), t. III, p. 200-201. — P. 11, le vers d'Ech Chammâkh existe dans le *Diwân* de ce poète, p. 21 ; dans El Bekri, *Mc'djem*, p. 856 ; dans Ibn es Sikkit, *Tahdzib el Alfâzh*, p. 655. — Les vers de Roubah que l'édition de Constantinople attribue à tort à El 'Adjdjâdj, sont les vers 60-61 de la pièce XIV du *Diwân de ce poète* (éd. Ahlwardt, p. 122). — P. 13, le vers de Djarir est au t. II, p. 99 du *Diwân* (éd. du Qaire, 1313 hég. — P. 15, l. 13, le vers anonyme est d'Ech Chammâkh, d'après l'édition de Constantinople, mais il manque dans l'édition du *Diwân* de ce poète (Le Qaire, s. d.). — P. 14, le second vers de Nahâr ben Taousa'ah est cité dans le *Kitâb* de Sibaoueïhi, t. I, p. 304. — P. 19, la seconde citation d'Eṣ Ṣalatân el'Abdi se trouve dans El'Abbâsi, *Ma'âhid et tansis* (Le Qaire, 1274, in-4), p. 35 ; Ibn Qotaïbah, *Liber poësis* (éd. de Goeje, Leiden, 1904, in-8°), p. 316 ; El Baghdâdi, *Khizânat el Adab*, t. I, p. 308. — P. 20, les cinq vers d'Er Ra'yi sont cités par El Qarachi dans la *Djamharat ach'âr el 'Arab*, p. 174-175, et dans le commentaire de Motanabbi, par El 'Okbari, t. II, p. 84, ac.

Ces observations de détail n'enlèvent rien au mérite de la traduction de M. Rescher qui a rendu un réel service aux études orientales.

René BASSET.

E LÉVI-PROVENÇAL, *Les Historiens des Chorfa, Essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI^e au XX^e siècle*. — Paris, E. Larose, 1922, 8°, 470 pages.

En l'absence presque complète de pièces d'archives indigènes, nous possédons sur l'histoire du Maroc à l'époque des deux dernières dynasties, celles des chorfa saâdiens et alaouides, deux sources principales d'informations : les documents chrétiens et les historiens musulmans. Les premiers comprennent des relations de voyageurs ou de missionnaires ; des œuvres historiques qui ne sont pas toujours à dédaigner, comme celles de Diego de Torres ou de Gabriel de Chénier et, surtout les pièces conservées dans divers dépôts d'archives de l'Europe : M. de Castries en a

entrepris la publication, et les dix gros volumes qu'il a déjà donnés n'en forment encore qu'une petite partie. Quant aux œuvres des historiens musulmans, un grand nombre restait encore non seulement à publier, mais à découvrir.

Il importait de faire sans tarder un inventaire de ces sources musulmanes. D'abord, d'en dresser la liste, qu'elles fussent imprimées en Europe ou en Orient, lithographiées à Fès, ou qu'elles restassent manuscrites ; parmi ces dernières, de déterminer celles que nous pouvions espérer retrouver dans les bibliothèques marocaines. M. Lévi-Provençal a fait cette enquête. Il était particulièrement qualifié. Très au courant de la bibliographie arabe du Maroc, comme le prouvent son *Catalogue des manuscrits de Rabat*, dont le tome I vient de paraître, et le *Répertoire des éditions de Fès* que la *Revue Africaine* publie en ce moment, il a su, en outre, gagner dans les milieux lettrés marocains de précieuses amitiés, sans lesquelles il eût été impossible de mener une telle tâche à bien : car ce n'est pas sans de grandes difficultés que l'on peut arriver à pénétrer dans les bibliothèques privées, si jalousement fermées surtout aux Européens.

Mais d'abord, que peut-on attendre de ces historiens marocains ? Sans doute, à partir du XVI^e siècle surtout, depuis que sous la direction de ses dynasties chérifiennes, le Maroc a pris conscience de son unité politique — du moins les pays de plaine soumis au sultan — en luttant tour à tour contre les Chrétiens d'Europe et les Turcs d'Algérie, les historiens eux aussi ont eu tendance à devenir des historiens nationaux : abandonnant le cadre trop large de l'histoire islamique, ils consacrent leurs œuvres, ou la majeure partie d'entre elles, à l'histoire du Maroc. Mais c'est le seul changement : leur conception de l'histoire, leur façon de se documenter et d'exposer les faits, le but intéressé de leurs études, sont restés ce qu'ils étaient au Moyen-Age : les historiens modernes sont de pâles annalistes, qui ne parviennent même pas à égaler leurs devanciers. Leurs œuvres sont un assemblage de faits, cousus bout à bout, sans aucune perspective. Pas la moindre idée générale, pas la moindre compréhension des grands problèmes politiques ou sociaux ; le lettré marocain qu'il soit historien — ce qui, au surplus, est rare — ou qu'il soit juriste, est un personnage figé, engourdi, sauf rares exceptions, dans le cadre suranné d'une civilisation médiévale. Il y a, dans ce livre, quelques pages de psychologie qui sont à lire de près.

Mais ce n'est point tout : ces historiens ne sont même pas des annalistes fidèles. L'histoire pour la plupart d'entre eux, est un prétexte à panégyrique ou à pamphlet. Dans le premier cas, la louange du prince, quel qu'il soit, remplit tout, mêlée d'interminables considérations morales ou littéraires : de faits, à peu près aucun. Dans l'autre cas, quelle confiance avoir ? De toutes ces

œuvres, bien peu survivent : les unes ont été poursuivies et officiellement détruites ; les autres, ouvrages de circonstance, ont disparu avec le prince pour qui elles avaient été écrites. Est-ce fort regrettable ? Quant aux historiens plus sérieux, en nombre fort restreint, ce sont d'incorrigibles plagiaires. De l'un à l'autre, ce sont toujours les mêmes histoires, les mêmes citations avec ou sans l'indication de l'autorité ; l'œuvre de chacun d'eux ne devient vraiment originale, et par suite, documentaire, qu'à partir du moment où le prédécesseur s'arrête d'écrire. En lisant le dernier, on a presque tout le contenu des autres.

Tels qu'ils sont cependant, avec toutes leurs lacunes et tous leurs défauts, ils sont susceptibles d'apporter leur contribution à notre connaissance de l'histoire du Maroc. S'ils ne nous apprennent à peu près rien sur les relations de cet état avec l'étranger, qu'ils ignorent presque tous par principe, ils sont seuls à nous renseigner sur bien des faits de la politique intérieure : ce n'est qu'aux époques de crise que l'écho de ceux-ci parvient dans les relations ou dans les lettres des chrétiens. Documents uniques, ils sont précieux à connaître : seulement il faut les consulter avec prudence, les contrôler chaque fois qu'il est possible, faire la part de l'hyperbole et soupçonner la prétérition ; bref, il faut les lire avec quelque connaissance de la psychologie makhzen.

La dynastie saâdienne eut deux grands historiens. Moulay Ahmed el Mansour, prince lettré, ami des savants, le plus glorieux et le plus riche souverain de la dynastie, eut soin d'attacher à sa personne un historiographe officiel, el-Fichtali : nous ne possédons plus son ouvrage, *Manâhil es-Safa*, qu'utilisa largement el-Ifrânî. Celui-ci vivait au XVIII^e siècle, à la fin du règne de Moulay Ismaïl, dont il n'eut pas à se louer ; et c'est peut-être par opposition qu'il entreprit sa principale œuvre historique, glorification de la famille déchue. C'est la *Nozhat el-hadi*, connue en Europe par l'édition et la traduction Houdas, et qui restera la principale source indigène sur la dynastie saâdienne. Cependant M. Lévi-Provençal a pu découvrir un document tout à fait nouveau ; une chronique anonyme, composée vraisemblablement par un Fâsi, assez défavorable aux princes saâdiens, et qui nous donne, notamment sur le sultan Mohammed ech-Cheikh et la bataille de l'Oued Mkhâzen, des détails inédits et fort intéressants.

Les historiens des Alaouides sont beaucoup moins nombreux qu'on pourrait le croire au premier abord. L'un d'eux domine de très haut, ez-Zayyânî. Extraordinaire figure. Berbère de pure race, et fier de son origine, il fut un homme politique en même temps qu'un historien, et connut les plus étranges vicissitudes, tantôt ministre tout puissant, tantôt à deux doigts du dernier supplice. M. Lévi-Provençal s'étend assez longuement sur cette vie mouvementée, et il n'a pas tort. Nous pouvons ainsi nous

faire une idée de ce qu'était le makhzen à la fin du XVIII^e siècle, et la vie d'un homme politique sous Moulay Mohammed ben 'Abd Allah, Moulay el-Iezid et Moulay Slimân. C'est une page d'histoire très vivante. Les œuvres d'ez-Zayyânî ne sont pas moins intéressantes. Le public européen connaissait déjà une partie de son *Torjemân el-mo'rib*, histoire générale dont Houdas avait publié et traduit les pages relatives aux Alaouides (*Le Maroc de 1631 à 1815*), et des fragments de quelques autres. La plupart restaient introuvables. L'enquête de M. Lévi-Provençal sur ces œuvres a donné des résultats tout à fait remarquables. Il a trouvé une version plus ancienne et moins abrégée du *Torjemân*, et les livres précédents de cette histoire générale : ceux-ci traitent de la dynastie saâdienne, et renferment des indications nouvelles de premier ordre ; il a eu entre les mains le *Boûstân*, œuvre consacrée spécialement à la dynastie alaouide ; enfin, il a pu obtenir communication d'un manuscrit de la *Torjomâna* — l'ouvrage géographique d'ez-Zayyânî — où se trouve une carte autographe qu'il reproduit en planche. Ez-Zayyânî possède de réelles qualités d'historien, un sens critique plus aiguisé que ses coreligionnaires, et ses nombreux voyages en Orient, et même dans les pays chrétiens, lui ont ouvert l'esprit.

Ses ouvrages furent consciencieusement plagés par ses successeurs. Le *Jaïch* d'Akensoûs — homme politique dont la carrière fut brillante et éphémère — fut lithographié à Fès il y a quelques années : ce fut une déception. Il n'est original que pour les règnes de Moulay 'Abd er-Rahmân et de Sidi Mohammed ben 'Abd er-Rahmân ; mais là-même, poète de cour plus encore qu'historien, Akensoûs a soigneusement dissimulé les faits peu flatteurs pour la dynastie ; son œuvre ne saurait être consultée qu'avec une méfiance renforcée. En dehors de lui, on ne trouve plus, jusqu'à l'époque de Moulay el-Hasan, qu'un pamphlet de Mohammed ben Abd es-Salâm er-Ribâti, et une chronique anonyme et inachevée, l'un et l'autre, d'ailleurs, sans valeur.

A côté de ces historiens, d'autres écrivains peuvent apporter à l'histoire marocaine une contribution parfois utile : ce sont les Biographes. Le grand mouvement musulman du XVI^e siècle, œuvre d'une infinité de personnages religieux, simples combattants de la guerre sainte ou chefs de confréries, descendants ou non du Prophète, acclimata très rapidement au Maroc un genre littéraire qui, quoique ancien dans le monde islamique, n'avait guère encore été représenté dans ce pays : les biographies d'hommes ou de familles illustres. Ce fut brusquement, à la fin du XVI^e siècle, toute une floraison d'œuvres hagiographiques, où se glissent souvent des renseignements historiques. D'aucunes, même conçues à la façon d'annales, relatent chaque année, après la vie des personnages disparus, les principaux événements : brefs résumés où peuvent se retrouver des faits dissimulés par les histo-

riens officiels, moins indépendants du makhzen que ces hagiographes. De même, l'on pourra parfois consulter avec profit les relations de voyage, ou *rihla*, consacrées principalement à la route du pèlerinage ; leurs auteurs, à chaque ville traversée, se croient tenus de rappeler quelques faits de son histoire, en même temps qu'ils glorifient les morts illustres enterrés dans ses cimetières. Je ne tenterai point de suivre pas à pas M. Lévi-Provençal au milieu de cette multitude d'auteurs et d'œuvres. Qu'il suffise de constater que ce travail a été fait avec le plus grand souci d'être exact et complet, et d'admirer le courage dont a fait preuve l'auteur en s'enfonçant dans cette littérature médiocrement plaisante. Du moins a-t-il eu le grand mérite d'inventorier et d'ordonner toutes ces œuvres : il rendra grand service par là aux historiens des derniers siècles marocains, en leur épargnant un nécessaire et fastidieux travail préparatoire.

Les écrivains contemporains font l'objet d'un chapitre spécial. Ils sont en effet l'aboutissant direct des historiens qui les ont précédés, mais, dernier éclat d'une littérature finissante, on voit déjà chez eux apparaître les premiers symptômes des influences étrangères, qui, dans un délai extrêmement court, sont appelées à transformer complètement au Maroc la conception traditionnelle de l'histoire. D'ailleurs, au cours de cette dernière période, deux figures émergent seules : en-Nacîrî, auteur de l'*Istiqsâ* et el-Kattâni, auteur de la *Salouat el-anfâs*. En-Nacîrî, fonctionnaire du makhzen, souvent en délicatesse avec lui, composa une histoire générale du Maroc, qui dut chez nous sa principale fortune à ce que les derniers chapitres furent traduits en français. Médiocrement original, l'auteur, dans la partie consacrée aux alaouides, la plus intéressante, pille successivement ez-Zayyâni et Akensoûs ; pour les derniers temps seulement, il est une source d'information vraiment importante. Musulman étroit, volontiers xénophobe, il n'ignore pas tout cependant des choses d'Europe : le premier, il a utilisé un livre d'histoire chrétien, le médiocre ouvrage de Castellanos. Quant à la *Salaouat el-anfâs*, c'est un répertoire des saints de Fès qui a mis méthodiquement à contribution tous les travaux antérieurs, dont beaucoup sont aujourd'hui introuvables : elle peut, à ce titre, rendre des services.

Tels sont les résultats de l'enquête de M. Lévi-Provençal. Ils sont intéressants à plus d'un titre ; même quand leur conclusion est négative. Nous savons exactement aujourd'hui ce que les bibliothèques marocaines peuvent nous livrer sur l'histoire des deux dernières dynasties, et, somme toute, c'est peu de chose. Encore convient-il de le recueillir. A ce point de vue cette enquête a mis entre les mains de son auteur des documents, et non des moins importants, que l'on pouvait considérer comme perdus : ainsi la chronique anonyme des Saâdiens, et une partie des ouvrages du plus original des historiens marocains mo-

dernes, ez-Zayyâni. Des plus intéressantes de ces œuvres inédites, M. Lévi-Provençal a pu obtenir copie ; il se propose de les éditer et de les traduire dans les années qui viennent. On ne saurait trop l'y encourager. Mais l'on doit dès aujourd'hui le féliciter de nous avoir apporté l'un des plus substantiels ouvrages qui aient été publiés jusqu'ici sur la littérature arabe du Maghrib.

Henri BASSET.

E. LÉVI-PROVENÇAL, *Textes arabes de l'Ouargha* (dialecte des Jbala, Maroc septentrional) (Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, IX ; Paris, E. Leroux, 1922, in-8°, 235 pages).

M. Lévi-Provençal, à la suite d'une grave blessure reçue aux Dardanelles, fut envoyé en 1916 au Maroc et servit dans le cercle de l'Ouargha : il en profita pour étudier le dialecte de cette région qui s'étend au Nord de Fas, à environ 70 kilomètres de cette ville à vol d'oiseau, et en bordure de la zone espagnole ; l'oued Ouargha, principal affluent du Sebou, la traverse d'Est en Ouest ; elle est habitée par les tribus Slès, Fichtâla, Beni Ouriâgel et el-Jaïa qui parlent uniquement arabe. A cette région montagneuse, les Marocains ont attribué la dénomination générale de *Jbel* : d'où l'ethnique *Jbâla*.

Cet ouvrage, thèse complémentaire de doctorat ès-lettres soutenue devant la Faculté des Lettres d'Alger, comprend, outre un avertissement, cinq parties : toponymie des tribus jabâla riveraines de l'Ouargha moyen, particularités morphologiques (dont la plus typique semble la préfixation d'un *a* bref aux préfixes de l'imparfait), textes arabes et transcription, traduction des textes recueillis, observations lexicographiques.

Il convient de signaler aux ethnographes les pages 153-157 traitant des ceintures de laine tissées dans la tribu d'el-Jaïa. Quant à la partie proprement linguistique, l'auteur n'entend pas donner du dialecte qu'il étudie une description morphologique et phonétique : il a préféré choisir, dans sa collection de textes, les plus caractéristiques de fond et de forme ; ces textes, recueillis de la bouche d'illettrés, sont presque tous des contes d'animaux ; M. Lévi-Provençal a su, dans sa traduction qui se lit avec plaisir, conserver leur tournure populaire ; d'autre part, les folkloristes trouveront leur compte dans les notes qui accompagnent chacun de ces contes, et dans les 83 proverbes et dictons agricoles qui les suivent.

Les observations lexicographiques, terminées par un index, forment en réalité un glossaire du dialecte de l'Ouargha, glossaire enrichi de comparaisons au vocabulaire des autres dialectes marocains déjà étudiés par les arabisants.

Ce livre continue dignement l'exploration linguistique du Maroc arabe dont L. Brunot a résumé naguère les résultats dans son *Etat actuel des études de dialectologie arabe au Maroc* (Bull. Institut des hautes études marocaines, 1920, n° 1, p. 92 sqq), M. G.-S. Colin publiait, dans le Bulletin de l'Institut français du Caire (1920, XVIII, p. 33-119) des *Notes sur le parler arabe du Nord de la région de Taza* (tribu des Branès). Le pays des Branès confinant à celui des *Jbâla*, l'ouvrage de M. Colin et celui de M. Lévi-Provençal se rattachent logiquement l'un à l'autre.

Henri MASSÉ.

Edward WESTERMARCK, *Les cérémonies du mariage au Maroc* (traduit de l'anglais par M^{me} J. Arin) (Ecole supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, VII ; Paris, Leroux, 1921, in-8°, 394 pages).

Aucune étude comparative des cérémonies du mariage au Maroc n'existait avant ce livre ; divers auteurs avaient toutefois abordé le sujet (cf. la bibliographie dressée par M. Westermarck dans les notes des pages 9 et 10). M. Westermarck a traité à fond la matière, en se servant exclusivement de ses propres notes recueillies au cours de seize voyages au Maroc : dès son introduction (qui contient d'excellentes pages sur la méthode à suivre en ethnographie), l'auteur rappelle en effet que l'ethnographe doit se doubler d'un explorateur et utiliser les documents qu'il a recueillis, sans en abandonner l'explication aux ethnographes en chambre : « Je ne me suis pas contenté d'établir les simples faits extérieurs, mais je me suis efforcé autant que possible de découvrir les idées subjacentes » (p. 10). Un ouvrage conçu d'après un tel principe mérite donc toute confiance, sans parler du renom de son auteur.

Les *cérémonies* comprennent dix chapitres : fiancailles et contrat ; douaire, paiements, cadeaux et trousseau ; cérémonies chez le marié avant qu'on aille chercher la mariée ; cérémonies dans la maison de la mariée ; conduite de la mariée ; arrivée et réception de la mariée ; rencontre de la mariée et du marié et matinée du lendemain ; suite et fin des noces ; cérémonies ultérieures et tabous ; le dernier chapitre traite de diverses croyances et pratiques superstitieuses qui se rapportent aux mariages marocains. En un mot, ces cérémonies présentent, les unes un caractère simplement individuel, les autres un caractère nettement social, car les fêtes et banquets qu'elles comportent ont parfois presque la signification d'un pacte entre familles.

Trois index, dont un très complet index analytique, terminent l'ouvrage.

M^{me} Arin est diplômée de l'Université de Cambridge ; c'est dire avec quelle sûreté elle a mis à la portée du public français cet ouvrage capital pour l'étude de l'Afrique du Nord (publié à Londres en 1914 sous le titre : *Marriage Ceremonies in Morocco*).

Henri MASSÉ.

ALI BAHGAT BEY et ALBERT GABRIEL, *Fouilles d'Al Foustât*, in-4°, 128 p., 38 pl. — Paris, De Boccard, 1921.

En un beau volume, copieusement illustré de relevés et de photographies, MM. Ali Bahgat bey et Gabriel viennent de nous rendre compte des fouilles conduites par eux de 1912 à 1920, dans le sol de Fostât, le vieux Caire, à l'Est et au Sud de la mosquée de 'Amr. Une prochaine publication, dont l'intérêt ne sera certes pas moindre, nous fera connaître les fragments céramiques recueillis au cours des travaux.

Des textes historiques, notamment ceux de Maqrizi et de Qalqachandi, nous renseignent sur la durée de la vieille ville. Fondée au milieu du VII^e siècle, elle se développe au cours des deux siècles qui suivent et reste florissante jusqu'à l'arrivée des Fâtinides (972). Elle est alors abandonnée peu à peu. A partir de Baibars I^{er} (1260), on commence à en piller systématiquement les ruines pour construire de nouvelles demeures au Caire ; et ce dépeçage se poursuivra jusqu'à nos jours.

S'aidant de Maqrizi, d'Ibn Doqmâq, de Nassîri Khosrau et d'Ibn Ridouân et-Tabîb, M. Ali Bahgat s'efforce d'évoquer l'image de Fostât à ses beaux jours, avec ses hautes maisons à multiples étages, le dédale de ses rues non pavées, malodorantes et barrées de portes de quartier. Le commerce y était très actif, mais elle passait pour insalubre, et l'on comprend l'abandon dont elle devait être victime.

Les fouilles ont porté sur huit îlots ; elles ont permis de reconnaître des plans de rez-de-chaussée, d'où se dégage un type assez net de maison. Une suite de plusieurs salles formant vestibule donne accès dans une cour centrale, carrée ou rectangulaire, dont un bassin occupe le centre. Un système de conduits remplissait le bassin qui était souvent bordé de parterres de fleurs. Sur les deux faces latérales de la cour se creusent des *iwâns*, renfoncement larges qui ont parfois l'importance de chambres. Sur la face de la cour opposée à l'entrée règne un portique à trois baies soutenues par deux piles. Ce portique précède une salle médiane large et profonde, parfois ornée, à sa partie postérieure, d'une niche à fond plat. Elle est flanquée de deux salles latérales plus étroites.

MM. Ali Bahgat et Gabriel montrent que la disposition en T

formée par la rencontre du portique et de la salle médiane n'est pas sans analogie avec le groupe « prostas-œcus » de la maison hellénistique, mais, d'autre part, ils rappellent qu'une disposition semblable se trouve également en Mésopotamie, à Samarra et à Okhaïdir. Les iwâns latéraux font naturellement penser aux iwâns des palais persans. Ils auraient trouvé leur emploi dans les demeures égyptiennes avant de s'imposer aux constructeurs des mosquées-madrasas.

Donc, influences mésopotamiennes évidentes se juxtaposant à de persistantes traditions hellénistiques ou romaines : telles sont les conclusions auxquelles conduit l'examen des plans de maisons déblayées jusqu'ici.

La construction est généralement en briques. Les murs sont souvent chaînés par des poutres d'acacia. Les petites voûtes sont soigneusement appareillées. La forme trilobée, que plusieurs affectent, évoque le souvenir des maisons exhumées à Samarra. Chaque demeure possède des canalisations et des égouts établis avec soin, pour l'évacuation des eaux ménagères.

Le revêtement des murs est en plâtre, orné avec sobriété de motifs moulés au moyen de matrices de bois. Plusieurs de ces motifs sont traités dans le style « à défoncements linéaires » — j'entends par là ce genre de décor où les formes florales s'emboîtent exactement les unes dans les autres, en ne laissant entre elles qu'un sillon sinueux taillé en biseau — que nous rencontrons à la fois dans les édifices mésopotamiens de Samarra et dans la mosquée égyptienne d'Ibn Touloûn. « Les uns et les autres, a dit M. Flury, ne sont qu'une expression de l'art abbâsside du XI^e siècle et ne constituent pas des éléments particuliers d'un art provincial ou régional. »

D'autres revêtements présentent des combinaisons de plâtre et de brique. Les tranches des briques, séparées par du plâtre coulé, engendrent des figures colorées dérivées de la grecque ou du svastika. On est tenté de chercher en Perse l'origine de cette technique, que l'Espagne des Khalifes ne devait pas ignorer. Mais les thèmes semblent bien appartenir au répertoire hellénistique ; l'art copte en fournirait de très analogues.

Une discussion rigoureuse et prudente permet aux auteurs de fixer la date des édifices exhumés. Ils les considèrent, avec beaucoup de vraisemblance, comme contemporains des Abbâssides et des Toulounides (III^e-IV^e siècles de l'hégire/IX^e-X^e siècles de notre ère).

Tels sont les résultats tout à fait encourageant de cette campagne de fouilles. On ne saurait trop souhaiter de voir ceux qui les ont si heureusement conduites en étendre le champ aux autres parties du vieux centre égyptien.

Georges MARÇAIS.

Pierre GRANDCHAMP, *La France en Tunisie au début du XVII^e siècle (1601-1610)*. — Tunis (Société Anonyme de l'Imprimerie Rapide), 1921, 8^o, 254 p.

Nous avons déjà signalé l'importance des registres de la Chancellerie du Consulat de France à Tunis, que M. Grandchamp a eu la bonne fortune de découvrir et dont il a entrepris la publication. Le présent volume est la suite de celui qui avait paru en 1920 sous le titre de : *La France en Tunisie à la fin du XVI^e siècle (1582-1600)*. Il renferme les actes passés du 2 janvier 1602 au 30 décembre 1610 — le cahier sur lequel étaient inscrits les actes passés du 3 février 1600 au 2 janvier 1602 n'ayant pas été retrouvé. — Fidèle à la méthode qu'il a adoptée, l'éditeur se contente de donner pour la plupart de ces actes une analyse sommaire mais suffisamment précise pour en montrer l'objet et la portée. Il reproduit toutefois in-extenso quelques pièces particulièrement intéressantes, tels que celles qui concernent l'attaque d'Hammamet par les chrétiens (15 août 1605) et la plainte de Maures grenadins dépouillés par le capitaine du navire français qui les transportait en Tunisie. Les signatures en fac-similé des divers titulaires du Consulat et de la Chancellerie, celles de renégats célèbres comme Osta Morat, ou de Maures transcrivant leur nom en caractères latins illustrent l'ouvrage. Une table alphabétique des noms cités dans les actes passés à la Chancellerie du Consulat entre le 12 juillet 1582 et le 30 décembre 1610, complète utilement le volume.

L'ouvrage de M. Grandchamp rendra d'autant plus de services que les documents de cette époque étaient jusqu'ici fort rares. Le recueil de Plantet (*Correspondance des Beys de Tunis avec la Cour de France*, t. I) n'en renferme que deux, l'un de 1604, l'autre de 1605. Or l'activité de la Chancellerie du Consulat a été fort grande durant les dix premières années du XVII^e siècle. On s'en convaincra en feuilletant la publication de M. Grandchamp. Les actes analysés, rédigés pour la plupart en italien, se rapportent aux objets les plus divers : contestations entre nationaux, différends entre chrétiens et musulmans, nolis de navires, opérations commerciales, prêts, remboursements, enregistrement de procurations, dépôts de testaments, etc... Mais les plus nombreux sont, de beaucoup, ceux qui concernent les rachats d'esclaves. Le fait ne saurait surprendre, car le début du XVII^e siècle marque l'apogée de la course dans les pays barbaresques. Si les Français, protégés par les « Capitulations », dont M. de Brèves avait réussi à imposer l'observation aux Tunisiens, eurent relativement peu à souffrir durant cette période, il n'en fut pas de même pour les nationaux des autres Etats. Les marins des pays méditerranéens étaient les victimes toutes désignées des corsaires tunisiens. Aussi les noms de captifs corses, génois, calabrais, siciliens, maltais,

grecs, se rencontrent-ils presque à chaque page des registres. La vente des marchandises et des bâtiments capturés comme aussi le rachat même des esclaves semblent bien avoir donné lieu à un trafic aussi lucratif qu'équivoque, auquel les infidèles n'étaient pas seuls à participer. La publication de M. Grandchamp est fort instructive à cet égard. L'étude approfondie et le rapprochement des documents analysés dans ce volume, permettrait, nous en sommes convaincus, à un travailleur consciencieux, de reprendre et de compléter sur bien des points, au moins en ce qui concerne Tunis, les remarquables articles de M. de Grammont sur la course et l'esclavage.

Georges YVER.

RODD BALEK, *La Tunisie après la Guerre (1919-1921)*, 2^e édition, avec un appendice sur les réformes de juillet 1922. (Publication du Comité de l'Afrique Française, 21, rue Cassette, Paris, 1922).

Cet ouvrage fut d'abord publié par le Bulletin du Comité de l'Afrique Française sous la forme d'articles, qui parurent d'avril 1920 à mars 1922. Le volume actuel les reproduit avec quelques additions, et il a déjà fait l'objet d'un second tirage. C'est dire le succès très rapide obtenu par ces pages souvent vibrantes d'émotion, auxquelles l'auteur a voulu donner le sens d'un cri d'alarme en prenant pour pseudonyme la locution arabe de Rodd Balek « prends garde ». S'il a pris la plume, c'est pour la défense des intérêts français en Tunisie, et pour montrer qu'ils sont menacés « par la faiblesse de notre élément ethnique, par « la quantité des étrangers européens formés en bloc compact, « par le voisinage équivoque de la Tripolitaine, par les cent fenêtres ouvertes sur l'Egypte et l'Orient d'où soufflaient des « bourrasques de nationalisme et de bolchevisme » (p. 315). Mais le livre, dont la portée se hausse à la grandeur de la cause qu'il défend, n'est pas seulement une œuvre d'actualité et de polémique patriotique. Il est aussi un précieux recueil de renseignements, qui étaient épars dans les publications officielles, les revues ou la presse, et qui ne pouvaient être coordonnés que par un homme fixé depuis longtemps dans le pays, et familiarisé avec l'administration tunisienne et les mouvements de l'opinion.

La question du peuplement français est la première de celles qui retiennent son attention, et elle est traitée avec particulièrement d'ampleur (ch. I, VIII et X). Les Français de la Régence sont en 1921 au nombre de 54.477 ; c'est un gain de 8.433 depuis 1911, tandis que dans la précédente période décennale l'accroissement avait été de plus de 20.000 : conséquence évidente de la Grande Guerre. Mais ceci paraît beaucoup plus grave : autant qu'on peut en juger par la localisation des progrès, ils n'ont

guère profité à la partie rurale de la population française ; les agriculteurs français, les seuls qui « fixent notre race au sol », ne seraient en Tunisie que 6.800, familles comprises. En outre une véritable débâcle de la propriété foncière française a marqué les années qui ont suivi l'armistice ; tentés par l'énormité des prix offerts, les Français, pour la plupart de gros propriétaires, ont de 1914 à 1921 vendu à des étrangers ou à des musulmans 80.500 ha, et n'en ont acheté que 19.000, soit un déficit de 61.500 ha. Les pertes résultant des transactions privées n'ont été compensées que par les ventes de lots de colonisation cédés par la Direction de l'Agriculture de 1919 à 1921. L'administration tunisienne semble donc avoir abandonné son indifférence d'antan pour le peuplement ; le règlement de 1914 sur la colonisation (p 153) témoigne de l'évolution des idées, comme aussi l'étendue réduite et variée des parcelles offertes aux colons après la guerre. Mais l'auteur estime que l'administration ne s'est pas encore complètement libérée de ses anciennes traditions ; il l'invite à suivre davantage l'exemple de l'Algérie, et il étudie les moyens de poursuivre une œuvre qui n'est qu'amorcée (recherche de nouvelles terres de colonisation, recrutement et installation de petits colons, assistance à leur prêter).

L'introduction de nouveaux Français attachés à la terre est d'autant plus nécessaire en Tunisie, que les immigrants étrangers y ont une énorme prépondérance numérique. Les Italiens sont au nombre de 84.819 en 1921, en légère diminution sur le chiffre de 1921, diminution due à la guerre, à l'arrêt de l'immigration que n'attirent plus les grands travaux publics, à l'immigration vers la Tripolitaine et surtout vers le Maroc. Le gouvernement italien cherche par tous les moyens et par une agitation soigneusement entretenue à rattacher plus étroitement à la Métropole les Italiens fixés en Tunisie (ch. II, VII B, XI C). Mais parmi eux, ceux qui sont nés dans le Protectorat, et y possèdent tous leurs intérêts, sont maintenant plus nombreux que ceux qui sont nés dans le Royaume. Le moment est donc arrivé de « dissiper le fantôme du péril sicilien », et d'envisager une fusion, comme celle qu'opéra en Algérie la loi de 1889 sur la naturalisation. Le décret du 7 novembre 1921, qui a rendu Français 5.000 Maltais en Tunisie (ch. XI B), montre la marche à suivre. Les difficultés seront grandes puisqu'il faudra d'abord réviser les conventions franco-italiennes de 1896, qui protègent les Italiens contre l'assimilation (ch. VII B) ; mais l'auteur pense qu'elles ne sont pas insurmontables, et préconise les mesures propres à faire entrer progressivement les Italiens suffisamment « africanisés » dans la nationalité française (ch. XI D).

De l'hostilité contre notre présence en Tunisie, que le gouvernement italien ne s'est jamais préoccupé de déguiser, on peut trouver encore des traces dans ses agissements en Tripolitaine.

Le « Statuto », la charte concédée aux Tripolitains le 1^{er} juin 1919, a été, dans l'esprit de certains hommes d'Etat italiens, un bon tour destiné à créer par contre-coup des difficultés à la France en Tunisie, ou à l'Angleterre en Egypte (ch. III) ; il n'a pu en tout cas être encore appliqué, et n'a pas amélioré la situation des Italiens en Tripolitaine. La faiblesse de leur politique, leur abdication devant les prétentions des grands chefs qui refoulent leurs garnisons sur la côte, laisse subsister un état d'anarchie, dont le voisinage est dangereux pour notre Protectorat. On trouvera aux ch. VII C et XI E des détails peu connus sur les menus incidents qui constituent l'histoire de la Tripolitaine de 1919 à 1921, et sur les personnalités indigènes qui y ont été mêlées.

Enfin, une partie importante de l'ouvrage, et qui n'est pas la moins neuve, concerne les questions indigènes. La Régence, ou au moins sa capitale et quelques grandes villes comme Sousse et Sfax, sont troublées depuis l'armistice par une agitation nationaliste, dont l'auteur retrace l'origine et l'évolution, et dont il dépeint les principaux meneurs (ch. IV et VI A). Le but proclamé de leurs revendications est de délier la Tunisie de la France, plus ou moins complètement suivant les tendances des divers chefs du parti, et d'obtenir une constitution, un « Destour » garantissant à la Tunisie un Parlement et un Gouvernement responsable devant lui ; c'étaient les conclusions du pamphlet anonyme intitulé « la Tunisie Martyre », publié à Paris au début de 1920. A vrai dire, leur but véritable est peut être plus lointain : à y regarder de près, le Destour n'est pas « un mouvement constitutionnel national, mais bien un mouvement de la bourgeoisie pour reconquérir certaines de ses prérogatives, accompagné d'une lame de fond xénophobe dans le peuple » (p. 286). Quoi qu'il en soit, le mécontentement, aggravé par quelques décrets malencontreux pris en 1920, ou quelques projets imprudents (p. 44), montrait la nécessité d'entrer dans la voie des réformes. Deux importants chapitres (VI et X) sont consacrés à l'étude d'un programme pratique d'améliorations. Quelques-unes des idées préconisées ont déjà reçu un commencement de réalisation dans les décrets de juillet 1922, qui ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire du protectorat tunisien. La création des conseils de caïdat et des conseils de région, auxquels les notables de chaque cheïkhat envoient siéger deux d'entre eux, est un premier pas vers la décentralisation administrative demandée par l'auteur. De même, au Grand Conseil, qui, avec des pouvoirs étendus et des modifications dans le recrutement de la section française, remplace l'ancienne Conférence Consultative, les Tunisiens ont maintenant leurs représentants élus par les Conseils de région ou les Chambres économiques indigènes.

Devant la quantité de faits, d'idées et de projets contenus dans ce volume, peut-on en terminant exprimer un regret ? Ce serait

celui que l'auteur n'ait pas tenu, surtout à propos d'une deuxième édition, à fondre suivant un ordre nouveau des articles publiés au cours des événements, et se soit borné à rectifier par des notes infrapaginales certaines parties du texte déjà périmées. Le livre aurait été plus facile à consulter ; tel quel, son extrême intérêt subsiste.

M. LARNAUDE.

Rafael BALLESTER, *Bibliografía de la Historia de España*. — Barcelone, 1921, 1 vol. de 297 p.

« La Bibliografía de la Historia de España está por hacer : La Bibliographie de l'Histoire d'Espagne est encore à faire » déclare M. Ballester. L'ouvrage de ce professeur s'annonce comme un « Catalogue méthodique et chronologique des sources et des œuvres principales relatives à l'Histoire d'Espagne depuis les origines jusqu'à nos jours ». Il n'est destiné, dit-il, ni aux bibliographes, ni aux savants (l'on y chercherait en vain une documentation fouillée), mais au public (a los indoctos), à tous ceux qui veulent connaître une question ou une époque particulière. M. Ballester avait déjà publié *Les sources narratives de l'Histoire d'Espagne au Moyen-Age (417-1474)* ; il a simplement continué, élargi son sujet, en écrivant pour son pays quelque chose comme la Bibliographie de l'Histoire de France, de Monod. Le livre est divisé en deux parties : la première est consacrée aux collections et aux œuvres générales (I. Sciences auxiliaires ; II. Sources ; III. Ouvrages de seconde main ; IV. Publications périodiques). La seconde partie passe en revue les principales époques de l'Histoire d'Espagne depuis les origines jusqu'à nos jours. Un index alphabétique termine le livre.

C'est un ouvrage clair, méthodique, bien distribué, sans recherches d'érudition ; il aura son utilité, surtout pour les étudiants, à côté des *Sources* de M. Sanchez Alonso auxquelles il renvoie fréquemment. C'est une amplification des références bibliographiques que l'historien espagnol D. Rafael Altamira avait données à la fin du tome IV de son *Histoire d'Espagne et de la Civilisation espagnole*. Malheureusement, comme ce dernier, M. Ballester s'arrête au seuil du XIX^e siècle. Pour la conquête musulmane (p. 213), il se borne à citer quelques auteurs connus : Pons y Boigues, Dozy, Codera...

J. CAZENAVE.

B. SANCHEZ ALONSO, *Fuentes de la Historia española*. — Madrid, 1920, 1 vol. de 448 p.

M. Sanchez Alonso est un des membres actifs du « Centro de estudios historicos » de Madrid (1) qui, depuis plusieurs années déjà groupe sous une bonne discipline scientifique un certain nombre d'érudits et de travailleurs dans le but d'étudier et de faire connaître l'Espagne historique, littéraire et artistique. Une préface de M. R. Altamira honore les « *Sources de l'Histoire espagnole* » où sont classées méthodiquement 6.783 œuvres imprimées (livres, plaquettes, articles de revues), espagnoles ou étrangères. Deux index alphabétiques, par noms d'auteurs et par titres d'ouvrages, facilitent les recherches. Le livre est divisé en sept chapitres : I. Période pré-romaine ; II. L'Espagne romaine ; III. Domination des Visigoths ; IV. L'Espagne arabe et chrétienne jusqu'à l'avènement de Charles Quint ; V. La Maison d'Autriche ; VI. Les Bourbons jusqu'à la Guerre d'Indépendance ; VII. Le XIX^e siècle. Dans chaque période, précédée de quelques notes sur son historiographie, les œuvres sont groupées selon leur contenu : celles qui traitent de l'histoire extérieure de l'Espagne, de ses relations avec les autres pays, des guerres ; les chroniques ; les travaux sur les personnages principaux et sur le gouvernement ; les études sur la société, les mœurs, les institutions...

Pour les relations de l'Espagne avec le monde musulman, il faut consulter tout le chapitre IV (p. 23, nos 355 à 511) où l'auteur étudie : a) les catalogues, b) les sources arabes, c) les sources chrétiennes, d) l'histoire de chaque province musulmane, e) chaque période de la domination arabe. Quelques ouvrages sont mentionnés sur les Vandales en Afrique et les expéditions aragonaises ; il y a une assez importante bibliographie pour les entreprises des Espagnols en Afrique (conquêtes de Larache, Péñon, Oran, Tlemcen, Bougie... nos 1505 bis et 1773 à 1788), pour les expéditions de Charles Quint (contre Alger, Tunis... nos 2382 à 2435), pour les entreprises portugaises et la défaite du roi Sébastien à El-Ksar el-Kebir en 1578 (nos 2571, 3175, 1578), pour la reprise d'Oran par le comte Montemar en 1732 (nos 4144 et 4145) et pour l'Espagne au Maroc durant le XIX^e siècle (nos 5944 à 6039).

Cette bibliographie si précieuse n'est pas encore complète sur

(1) Cette société savante (Junta para ampliacion de estudios e investigaciones científicas) fait paraître, sous la direction de l'éminent académicien, M. Menendez-Pidal, la *Revista de Filología española*, revue trimestrielle qui publie de bonnes études sur l'histoire, la langue et la littérature espagnole ; elle a donné aussi plusieurs éditions critiques d'œuvres intéressantes, comme les guerres civiles de Grenade, de Pérez, de Hita.

certain points, surtout en ce qui concerne les relations de l'Espagne avec l'Afrique du Nord ; ainsi on n'y trouve point mentionnées les Bibliographies (Maroc, Algérie, Tunisie) de Playfair, ni les publications de H. de Castries sur les sources inédites de l'Histoire du Maroc, qui contiennent tant de documents intéressants pour l'Espagne. Mais ces lacunes sont excusables dans un premier essai de Bibliographie générale, qui suppose beaucoup de labeur patient et donne cependant sur chaque période des renseignements utiles.

J. CAZENAVE.

B FOULCHÉ-DELEBOC et L. BARRAU-DIHIGO, *Manuel de l'hispanisant*, t. I. — New-York, 1920, 1 vol. de 533 p.

Les bibliothèques et archives d'Espagne, si riches, sont encore très imparfaitement connues. Les travaux d'investigation entrepris par MM. Foulché-Delbosc et Barrau-Dihigo rendront de grands services aux érudits. Leur *Manuel* (t. I) consacré aux Répertoires bibliographiques a pour but de « faciliter aux hispanisants certaines besognes préliminaires, toujours longues et pénibles, en les mettant à même de recourir aux instruments de recherches les plus indispensables. » Un essai de ce genre avait été tenté par Menendez y Pelayo dans un article « *De re bibliographica* » publié en 1887 dans la *Ciencia Española* (p. 45-86) ; esquisse intéressante assurément, mais incomplète. Le *Manuel de l'Hispanisant* aura d'autres proportions ; le tome I^{er} comprend six parties : I. *Généralités* ou répertoires rétrospectifs et périodiques de la production littéraire de toute la Péninsule (en langues castillane, catalane et portugaise) ; II. *Typo-bibliographies*, par époques et par régions ; III. *Biographies et Bio-bibliographies* ; IV. *Bibliographies monographiques* ; V. *Archives, Bibliothèques et Musées* où sont indiqués et rapidement analysés les catalogues et les études sur les principaux fonds espagnols ou étrangers ; VI. *Collections dispersées* : a) privées, b) expositions, c) catalogues de marchands. L'ouvrage se termine par un index alphabétique.

Ce livre, qui était déjà prêt à paraître en 1914, est susceptible de perfectionnements postérieurs ; il compte déjà une centaine de pages d'additions (p. 413 à 501).

Des travaux de recherches bibliographiques continueront à être publiés ; aujourd'hui, il n'est pas toujours facile de se guider dans les Bibliothèques espagnoles. La Nationale de Madrid n'a pas de catalogue général ; les Archives de Simancas ou de l'Escurial sont encore imparfaitement connues. Cependant le *Manuel de l'Hispanisant* représente un travail vaste et patient de recherches et de classification : il s'agissait de découvrir les pu-

blications intéressantes et de choisir dans tout le fatras de productions bibliographiques les indications sérieuses ; ce qui demande plusieurs années d'arides dépouillements. MM. Foulché-Delbosc et Barnau-Dihigo ont fait œuvre utile pour le progrès des études hispaniques ; ils continueront par la publication de trois autres volumes : 1° un dictionnaire de biographie hispanique, 2° une bibliographie de toute la production typographique de la Péninsule et 3° un inventaire général de tous les documents historiques conservés dans la Péninsule ou ailleurs.

J. CAZENAVE.

René BAZIN, *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*. — Paris, Plon-Nourrit, 1922, in-16.

La vie de celui qui dans le siècle fut Charles, viconte de Foucauld, officier de cavalerie, explorateur, qui mourut ermite et philologue au Sahara sous le nom de frère Marie-Albérie est une des moins banales qui soient. Elle méritait de tenter un historien doublé d'un psychologue capable de faire revivre cette figure dans sa forte originalité.

M. René Bazin était-il particulièrement qualifié pour cette tâche ? Ce romancier à l'imagination courte, à l'observation en surface, au style d'une nudité sans nerfs ni muscles et d'une élégante indigence n'y paraissait point préparé par ses productions antérieures. Quelle autorité avait-il pour apprécier comme ils le méritent la *Reconnaissance au Maroc* et le *Dictionnaire touareg-français* ? Surtout, il n'avait ni connu, ni approché le P. de Foucauld. Un bref séjour à Alger et aux environs, une collection abondante de documents et sur l'emploi fragmentaire desquels l'auteur ne nous donne aucune précision, des renseignements recueillis de diverses personnalités qui avaient été en relations avec le Père, renseignements assez arbitrairement utilisés par la suite, telle a été la documentation de M. Bazin, qui n'a pas jugé utile de se rendre sur les lieux mêmes où vécut son héros et dont la vue aurait peut-être stimulé ses facultés d'évocation.

On doit regretter que le soin d'écrire la vie du P. de Foucauld n'ait pas été confié à un des nombreux sahariens civils et militaires qui l'ont connu personnellement, qui ont été ses amis. Nous aurions eu ainsi de lui une image exacte et vivante. La vie, c'est précisément ce qui manque au livre de M. Bazin. Cet écrivain a le privilège « d'éteindre » les sujets qu'il traite. Que ceux qui ont visité l'Espagne parcourent les pages que dans un livre déjà ancien il a consacrées à ce pays ; l'Espagne leur apparaîtra sans couleur et comme vue à travers un rideau de brume. De même ici la figure du P. de Foucauld est estompée, en grisaille ; l'auteur l'a bien polie et en a arrondi les contours. Là où il aurait

fallu le ciseau rude et puissant d'un imagier créateur, nous avons une statue consciencieusement peinte de la rue Saint-Sulpice.

Aussi bien M. René Bazin, membre notoire de la droite académique et auteur bien pensant s'est-il avant tout proposé d'introduire la cause de béatification du P. de Foucauld ; c'est le saint, le religieux qu'il a voulu nous montrer. Certes, le mobile qui l'a fait agir est particulièrement respectable, mais il est permis de regretter que certains côtés du caractère du P. de Foucauld n'aient pas été mis en lumière. Sans parler de l'importance des travaux géographiques et linguistiques du Père, sur lesquels on ne pouvait espérer que M. Bazin apportât une appréciation personnelle, il est un point d'importance sur lequel il ne nous donne pas toutes les précisions que l'on était en droit d'attendre.

L'ermitage de Beni-Abbès et surtout celui de Tamanrasset furent des postes d'écoute d'où l'on percevait tous les bruits du Sahara. L'humble ermite qui les habita et en qui survivait un chef s'exprimant sur les choses et les gens avec une netteté toute militaire, fut un merveilleux agent de renseignements pour nos officiers ; on eût aimé que M. René Bazin donnât de très nombreux passages de ce qui, dans la correspondance du Père, met en lumière ce que l'on pourrait appeler son œuvre politique au Sahara.

Il y aurait bien des observations à faire sur tels traits de la psychologie du P. de Foucauld qui nous paraissent trop sommairement indiqués. Quelle fut la véritable raison qui poussa le religieux à s'écarter toujours davantage des humains ? N'y eût-il pas dans cette âme fière une profonde répugnance à obéir à autrui ? De même, on ne saurait trop insister sur ce qu'eût de particulier sa vie érémitique. Un ermite vit d'ordinaire en perpétuelle oraison et laisse son cerveau en friche. Le P. de Foucauld resta jusqu'au bout un intellectuel, lisant La Fontaine et le traduisant aux jeunes Touaregs, et travaillant tous les jours à ses études de philologie.

La partie la plus intéressante du livre de M. Bazin est constituée sans contredit par les documents qu'il a reproduits, lettres du Père et introduction inédite de la *Reconnaissance au Maroc*. C'est par ces textes, dont on peut regretter qu'une publication intégrale ne nous ait pas été donnée, que cette biographie rendra des services. Mais si l'on veut avoir de la personnalité du P. de Foucauld une idée exacte, c'est aux pages que lui ont consacrées ceux qui l'ont connu, MM. Augustin Bernard, Jean Lefranc et surtout E. F. Gautier qu'il convient de recourir.

G. Esquer.

Georges DROUX, *Lumière*, Alger-la-Blanche, Poésies. — Paris, Jouve et C^{ie}, 1922 (5 fr.), 224 pages.

M. Georges Droux, qui fut Algérois pendant quelques années, est un poète délicat et sentimental, ami des images harmonieuses et des rythmes classiques. Bien qu'évidemment il préfère « La Bourgogne en fleurs », son vrai pays, il a senti le charme de l'Algérie ; et *Lumière*, qui est le recueil de ses souvenirs, se mettra en bonne place parmi les livres de vers qu'a inspirés l'Algérie. Comme Fromentin, M. Droux se refuse à voir les spectacles trop brutaux, à noter les couleurs trop crues. Avec une sensibilité toute pénétrée de culture humaniste, quelquefois avec des accents qui font résonner en nous des harmonies virgiliennes, il stylise de beaux paysages méditerranéens, et dit la douceur de vivre nonchalamment en pays du soleil.

P. MARTINO.
